

« *Commencement de l'Évangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu* ».

Commencement : commencer n'est pas une mince affaire et il n'est pas trop de l'appui d'un prophète pour l'accompagner, ce commencement. Le prophète est, en l'occasion, Isaïe lui-même, qui est là pour révéler la densité, le profondeur, les arcanes du présent, ce à quoi notre regard superficiel ou négligent prête peu d'attention.

Le présent qui s'impose, irréversible, ineffaçable, et dont l'élan nous convoque et fraie un chemin : « *voix de celui qui crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur* ». Voilà ainsi que commencer, c'est « ouvrir le chemin du Seigneur » et, autant que possible, « *rendre droits ses sentiers* ». Notre chère Marie Noël évoquera avec raison un « gravichot », une sente à flanc de montagne, rude et escarpé, qui demande la persévérance de l'effort et l'adresse de la démarche. Bien souvent, ce ne sont pas les douces brebis, mais les chèvres, indociles voire capricieuses, qui s'y trouvent puissamment à l'aise.

Commencer n'est pas une mince affaire, et c'est pourtant le propre, la grandeur et la dignité de l'homme que de pouvoir commencer. Ce qui veut dire rompre le cours du temps qui s'écoule et se répète toujours du pareil au même, pour initier, pour inaugurer, pour faire surgir ce qui n'était pas jusque là. Le commencement, l'acte de commencer, est un acte créateur, et c'est, je le répète, la dignité même de l'homme. L'avait bien compris une philosophe du siècle dernier, Hannah Arendt⁽¹⁾, qui, dans son petit ouvrage La condition de l'homme moderne – ça nous concerne donc – réfléchit sur cette capacité d'agir, sur la *vita activa*, la vie active qui, malheureusement, s'est dégradée en capacité de fabrication, et, on connaît la suite, de productivité et de rentabilité. Je la cite :

« Agir, au sens le plus général, signifie prendre une initiative, entreprendre (comme l'indique le grec ἄρχειν (= « arkhein »), « commencer », « guider » et éventuellement « gouverner »), mettre en mouvement (ce qui est le sens original du latin agere). Parce qu'ils sont initium, nouveaux venus et novateurs en vertu de leur naissance, les hommes prennent des initiatives, ils sont portés à l'action : « Pour qu'il y eût un commencement, l'homme fut créé, avant qu'il n'y avait personne », dit saint Augustin dans la Cité de Dieu [XII, 20). Ce commencement est autre chose que le commencement du monde ; ce n'est pas le début de quelque chose, mais de quelqu'un qui est lui-même novateur ».

Commencer engendre, et engendre du réel, pas de la fiction comme les contes et légendes qui commencent tous par la formule magique et sacro-sainte « Il était une fois » pour s'achever dans le rêve qui nous enchante. Commencer est inaugural, je le répète, c'est du présent, du temps présent, un moment, un instant présent qui vise activement ce qui sera à terme l'accomplissement, l'achèvement parfait, plénier. Repensons à ces mots si justes de Saint-Exupéry : « L'avenir, il n'y a pas à le prévoir, mais à le permettre ».

Tout cela s'écrit subtilement dans les quelques mots qui ouvrent notre évangile selon Marc : « *Commencement de la bonne nouvelle...* », de l'heureuse nouvelle. Ce commencement est donc une bonne nouvelle, c'est suffisamment rare dans notre monde humain pour que nous prenions la peine de le noter : en effet les nouvelles que collectionne le tissu de notre actualité sont presque toujours mauvaises, inquiétantes souvent, dramatiques parfois, dignes de notre apitoiement, à moins que nous nous en écartions dans le refuge de l'indifférence.

Et qu'est-ce qui commence ainsi aussi heureusement ? C'est la destinée de Jésus, l'homme de Nazareth, qui est de notre race et qui relève de notre histoire commune ; cet homme ordinaire reconnu comme tel selon toutes vraisemblances, il est Christ, il est le Messie, l'homme des accomplissements.

(1) Hannah Arendt, née à Hanovre dans une famille juive en 1906 ; disciple de Heidegger, Husserl, Karl Jaspers ; fuit le nazisme en France (1933) puis aux États-Unis (1941) ; naturalisée américaine, conférencière et professeur en sciences politiques invitée par diverses universités ; morte en 1975.

Et voilà que se profile dans ce seul mot de Christ, ce qui sera le premier épisode de cette histoire, que dis-je, de cette épopée sans éclat ni gloriole qui va fracasser, couper en deux l'histoire des hommes : oui, désormais, les promesses n'étaient plus de vaines attentes, fatiguées, rêvées, elles prenaient corps, elles prenaient chair. Ce premier épisode, c'est le baptême de Jésus reçu des mains de Jean le Baptiste ; et Jean est très conscient de l'importance de ce moment qui passe inaperçu : « *Vient derrière moi celui qui est plus fort que moi ; je ne suis pas digne de m'abaisser pour défaire la courroie de ses sandales* » ... parce que « *lui vous baptisera dans l'Esprit Saint* », l'Esprit de feu, l'Esprit créateur.

Ainsi donc est-il Christ, puisqu'à son baptême il recevra la puissance de l'Esprit de sainteté, pour nous les hommes et pour notre salut, pour que nous soyons recréés, nous qui patageons si piteusement dans notre quotidien de créature. Et c'est ce que Simon Pierre, avec sa franchise habituelle, déclarera tout net, au mitan de l'évangile : « Tu es le Christ ». À nous de comprendre ce qu'il n'avait pas compris sur le moment en parlant ainsi.

Ce Jésus, ce Christ, il est confessé par l'évangéliste – et tu es invité à faire de même, toi lecteur, quand tu seras parvenu au terme de ta lecture et qu'il te faudra te décider, te déterminer – il est confessé : Fils de Dieu. Ce sera, vers la fin de l'épopée, l'aveu du centurion romain qui commandait l'escouade qui avait procédé à la crucifixion : « Vraiment, cet homme était Fils de Dieu ». Une conclusion définitive, mais imprévue, si décalée par rapport aux grondements de la foule en colère ou crachant le venin de sa dérision, par rapport aux stratégies manigancées par les gouvernants, politiciens et gens de pouvoir.

Conclusion qui est une ouverture que viendra sceller la Résurrection au matin de Pâques – un accomplissement définitif pour nous les hommes et pour notre salut, qui a de quoi ouvrir et assurer le chemin du Seigneur.

Seulement voilà, pour commencer, encore faut-il sortir de son train-train ronronnant, ou plus encore peut-être, de sa léthargie, de son renfermement. De toute façon, prendre du recul, de la distance, si l'on décide d'entreprendre. Quitte à se mettre en marge comme Jean le Baptiste, qui choisit la frange de la frontière, la bordure du désert. Eh ! un peu border line, notre Jean Baptiste ! Mais c'est pour se laisser pénétrer par les puissances originelles, originantes même : il est vêtu du vêtement d'Élie, le premier prophète, et il en aura le langage acéré et tonitruant ; il se nourrit de criquets et de miel sauvage : il renoue ainsi avec la vie nomade primitive, du désert, et il partage la même frugalité que ses voisins, les Esséniens contestataires de Qûmran.

Conquérir de pouvoir commencer, et pour cela renoncer à mon inertie, ma paresse naturelle. C'est un arrachement, je le pressens, et je m'en rends compte,

Peut-être faudrait-il que j'orne ma demeure,
Que j'étende un tapis précieux sous vos pas,
Qu'au lieu de vous attendre, inactif d'heure en heure,
Je me hâte de préparer votre repas.
Mais je suis triste et seul dans une maison vide,
Et vous savez que je n'ai rien à vous offrir,
Que j'attends, les yeux secs, le cœur froid, l'âme aride,
Vous le savez, Seigneur, et vous allez venir.

(Père Louis Ruy, s..j.)

Rueil-Malmaison, Sainte-Thérèse
10 décembre 2017
2^{ème} dimanche de l'Avent (année B)

